Document généré le 25 avr. 2024 08:37

Vie des arts

Éliane Excoffier
Le mystère de la chambre noire

Jacques-Bernard Roumanes

Volume 48, numéro 192, automne 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/52760ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Roumanes, J.-B. (2003). Éliane Excoffier : le mystère de la chambre noire. *Vie des arts*, *48*(192), 42–45.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ÉLIANE EXCOFFIER

Le mystère de la chambre **noire**

Jacques-Bernard Roumanes

DES IMAGES ARGENTIQUES, ENTIÈREMENT CONSTRUITES, CONSTITUENT LA MARQUE DU TRAVAIL D'ÉLIANE EXCOFFIER. RIEN D'INSTANTANÉ. AUCUN RETRAITEMENT NUMÉRIQUE. SEULES L'ALCHIMIE DU SENSIBLE ET L'ACIDE HÉSITATION DE LA LUMIÈRE ENFERMÉE DANS LA CHAMBRE NOIRE DE SA CONSCIENCE INTÉRESSENT L'ARTISTE.

« Si par vos actions et par votre art vous ne pouvez plaire à tous, plaisez à quelques-uns. Plaire à tout le monde est un mal. » Schiller

Au début de soi, au commencement des souvenirs de soi, il n'y a presque rien. À peine quelques traces fugitives, quelques lacérations de lumière crue, quelques épreuves imprécises, parfois une ou deux images claires, éblouissantes, puis plus rien, pendant longtemps, avant que ne se fixe un nouveau souvenir. La première fois on a deux ou trois ans quand se forme notre première image du monde sur la plaque sensible de notre conscience. Et il faut souvent plusieurs années avant que ne se fixent le deuxième puis le troisième souvenir. Des années-lumière…

LES CHEVAUX DE L'ENFANCE

Le livre d'images de la mémoire d'Éliane Excoffier commence vers deux ans et demi par la cavalcade d'un cheval en mouvement. Arrêt sur plusieurs images. Ce sont d'immenses masses, presque noires, en mouvement vertical sur un fond de ciel, presque blanc. Ces premières images sont un peu floues, insaisissables et lui paraissent rétrospectivement petites, bien que la bête soit grande; toutes petites même, parce que vues à travers la chambre obscure du temps dans laquelle elles

Éliane Excoffier
Dualité, 1997
Épreuve argentique
25 x 20 cm

continuent de s'effacer, comme se décolorent irrésistiblement les vieilles photos à la surface des albums d'enfance. « Je suis attirée par ces images, je voudrais encore les toucher… » ; les images, pas les chevaux, précise Éliane Excoffier. Comme si ces images – non le réel – contenaient une force inépuisable à l'abri de laquelle on pouvait continuer de vivre, s'abandonner à soi et, pourquoi pas, tenter quelque chose… peut-être. Quoi ? C'est encore flou dans la chambre obscure de sa conscience d'artiste. Mais les épreuves sont là, nombreuses et qui témoignent, après quelques expositions, qu'elle a déjà commencé « quelque chose ». Noir sur blanc.

L'ALCHIMIE DU SENSIBLE

Sa première exposition solo, intitulée *Rituels*, a lieu en 1997, à l'issue de sa formation à l'Université de Montréal, dans la galerie Atrium de la toute nouvelle bibliothèque des sciences humaines. L'artiste y propose deux séries de 14 photos, en noir et blanc, de petit format mais avec des larges marges blanches, présentant des corps ou des fragments de corps de femmes, apparemment figurés dans leur attachement rituel à l'eau. Au premier regard, on croit voir des corps ou parties de corps évoluant de manière fugitive dans une piscine. Mais dans certaines épreuves, la piscine et l'eau même, ont disparu, comme si le soleil avait fait s'évaporer l'eau jusqu'à ce qu'il ne reste plus à voir que la peau des corps de terre avec leur rondeur et la dureté minérale de leurs os, avec leurs taches solaires noires, ces brûlures annonciatrices de l'inexorable mort dont aucun rituel ne peut nous purifier. Dans d'autres épreuves, les plus nombreuses, le bassin de céramique vient surimprimer les corps d'une trame fixe ; une sorte de carrelage de lumière. On dirait un inexorable filet jeté sur d'inexplicables femmes poissons. On dirait le filet du temps jeté dans le bassin de notre mémoire amniotique. Bassin où l'artiste aurait miraculeusement pêché quelques fragments de souvenirs. Sa plus grosse prise, on dirait une sirène prise dans ce filet. C'est, en réalité, la fulgurance de sa propre séduction qui se révèle inconsciemment dans ces images…

Tous ces corps ont une manière commune de paraître se hisser hors du néant comme s'ils cherchaient à s'extraire violemment du bain acide qui les a révélés, mais qui va les noircir et les détruire si rien n'est fait pour fixer leur cri de lumière dans la mémoire. Mémoire qui, elle aussi, brûle et noircit, et s'évaporera à la fin des jours… Alors être vue, sensibiliser d'autres consciences, photograver la mémoire collective… Tel est bien le sursaut qui hante ces *Rituels*.

À l'époque, je les avais remarquées ces photos, et j'avais deviné ce talent qui s'est affirmé depuis et qui, si je ne me trompe pas, va nous placer dans l'avenir devant bien d'autres étonnements. Éliane Excoffier me donne quelques explications techniques sur la réalisation de cette série. Le bassin est celui d'une piscine désaffectée, sèche et vide. Quant aux corps des modèles, ils ont été photographiés en studio, mimant des attitudes de nageuses. Ces deux prises, parallèles, ont été ensuite superposées au tirage. Il s'agit donc d'images argentiques entièrement construites dans la chambre noire ; ce qui constitue d'ailleurs la marque spécifique de son travail d'artiste. Rien d'instantané. Aucun retraitement numérique. Seules l'alchimie du sensible et l'acide hésitation de la lumière enfermée dans la chambre noire de sa conscience intéressent l'artiste.

LA MÊME… OU L'AUTRE

Forte de cette maîtrise technique de la superposition des négatifs, Éliane Excoffier réalise la même année une nouvelle série de 14 photos, en noir et blanc, tout à fait exceptionnelle, intitulée : *Dualité*. Là encore deux séries d'instantanés, pris en studio, vont fournir à l'artiste un brut à partir duquel elle va composer des images d'une justesse formelle accordée à une densité de contenu difficile à atteindre en photographie. Au point qu'aucune image de cette série n'est plus intéressante ou moins intéressante qu'une autre et que chacune, montrée à part, contient l'essentiel de ce que contiennent les autres. Chose extrêmement rare. Elle s'en étonne elle-même. Mais une réussite ne se discute, elle s'impose. Même à l'artiste.

L'idée de départ de cette série est empruntée à un ouvrage des années 30, délicieusement démodé, et qui a pour titre « Petit lexique de beauté ». Éliane Excoffier réutilisera d'ailleurs ironiquement ce titre, un peu plus tard, pour son exposition solo à *Observatoire 4*, en 1999. Comme le mot lexique l'indique, le programme du livre est d'indiquer aux femmes de l'époque les éléments indispensables dont l'ensemble doit leur permettre de se composer une beauté. L'artiste remarque une minuscule illustration du livre montrant une femme en

NOTES BIOGRAPHIQUES

Née en 1971, Éliane Excoffier a fait ses études en histoire de l'art et en arts plastiques à l'Université de Montréal. Elle pratique la photographie et le dessin.

Ses œuvres ont été présentées, lors d'expositions individuelles (Rituels, Centre d'exposition de l'Université de Montréal, 1997 ; Petit lexique de beauté, Observatoire 4, 1999) et collectives (Dualité, Espace 202, 1997 ; Nouvelle année, Nouveaux travaux, Galerie Mistral, 1998 ; Génération Montréal, 2002 ; MM03, Fondation MontmArtFund, Paris, 2003).

Éliane Excoffier est représentée par la galerie Sylviane Poirier art contemporain à Montréal.

train d'exécuter un mouvement de gymnastique. Et cela suffit pour déclencher en elle tout un lexique d'images d'une singulière beauté. Utilisant un formalisme surréaliste, c'est le cas de le dire, leur contenu reste ambigu. L'artiste joue, au premier degré, sur le rapport de soi à soi dans les catégories du Même et de l'Autre. Le corps s'y exorbite, désarticulé par les règles de fer du jeu de société que chacune s'impose pour apparaître (belle) aux yeux d'autrui. Tandis qu'à un second niveau, l'image du corps exprime l'infinie douleur, ou l'infinie jouissance – mais c'est la même chose – d'être seule, ou d'être soi quand on est femme, à ce point d'obscurité et de confusion où l'on perd pied devant les autres... Les autres, comment savoir s'ils vous aiment ou s'ils vous méprisent? – c'est pareil – tellement on en souffre, on en mourrait! Cette clarté, ce cri de lumière qui sourd au fond de soi, comment le faire jaillir? Montrer qu'on est différente, « autre », artiste, porteuse d'une vision si neuve... On a tant de choses à dire aux autres! Mais comment sortir de soi, sinon par ce trou de lumière, cet œil, qui objective l'image du monde en nous? Comment s'adresser au corps, au cœur, à l'âme, à l'esprit... à n'importe quoi des autres pourvu qu'on les touche? Mais rien, jamais, d'autrui, ne parvient tout à fait jusqu'à soi...À peine quelques fragments. On reste seule, enfermée dans la chambre obscure de sa conscience, elle-même emmurée vive dans la chambre noire de notre corps.

NUDA VERITAS

L'image du corps, omniprésente dans la poursuite d'œuvres d'Éliane Excoffier, revêt des aspects différents suivant ses expositions. Dès *Rituels*, trois thèmes vont se partager la symbolique de ses images: *le corps*, traité en fragments (dos, jambes...), *le lieu*, essentiellement les fonds (ici la piscine) et *l'objet*, ou plutôt la transparence des objets (symbolisée par un savon à la glycérine déposé sur chacune des 14 photos présentées à plat et « filtrant » leur lecture) comme pour rappeler que la caresse de l'objet (le savon) filtre la lecture du monde (selon le rituel établi). Mais alors, peut-être faut-il passer à travers son corps pour toucher enfin à soi? Peut-être faut-il passer à travers la chambre noire de la mort pour que se révèle enfin en soi la lumière de la vie? La vraie lumière? N'est-ce pas là l'essence du message de toutes les spiritualités religieuses? Mais n'est-ce pas également la signification la plus profonde de la compulsion anorexique, qui cherche la sublimation de l'image de soi dans l'effacement de la chair et du sang? Le corps, cette chambre obscure. La vie, ce bain acide où se révèle la pure image, l'esprit, soi, mais qu'il faut tirer de là à tout prix avant qu'elle ne s'efface. Comment ne pas évoquer ici le mythe de la Caverne de Platon? Où commence la vie? Où finit la mort? Quand a lieu la sortie de soi en soi? Quand et comment arrive-t-on à être aperçue? Touchée, enfin! Illuminée par le regard des autres! Belle! Femme! Soi enfin!... Telle qu'en nous-même enfin, l'éternité nous fixe, pourrait-on dire, en jouant sur le vers de Mallarmé. Mais ce n'est pas qu'un jeu. Éliane Excoffier a effectivement vécu, et finalement surmonté, les souffrances si profondes que produit à l'adolescence une identification floue, et que l'anorexie révèle; cet éclatement de soi quand la chair se dédouble et se déchire jusqu'au sang; quand l'Ange de la mort ressemble à un amant trop beau, et quand l'image du monde paraît plus désirable que le monde. L'artiste se souvient, non sans tendresse, d'avoir lutté pour se surmonter, pour se révéler à elle-même et pour entrer, de plain-pied, dans l'âge de la création.

Cette dualité, cette lutte de la lumière et des ténèbres, ce combat de la vie et de la mort surmontée, c'est sans doute l'essence du frisson qui anime le mouvement des corps, en même temps qu'il nous touche si intensément, lorsque nous sommes en présence des photos d'Éliane Excoffier. Ce combat inachevé, que nous portons tous en nous, s'est transposé souterrainement dans son œuvre. Le contraste, si vif, si aigu, si dessiné des noirs et des blancs, pourtant enveloppés d'un flot de gris chauds, la rythmique verticale si tranchée qui institue la parallèle et la solitude, malgré les superpositions qui viennent multiplier les corps jusqu'à leur pulvérisation en fragments, tout cela exprime la dualité foncière du vivant. Notre dualité. Tout cela vient nous heurter

Éliane Excoffier
Dualité, 1997
Épreuve argentique
25 x 20 cm

mais nous ravit; nous réveille comme un coup de poing mais nous apaise comme une caresse. Et nous sentons, de ces images à nous, la trajectoire de la même main, l'empreinte du même désir, de la même lumière. La même vérité nue.

LES AFFINITÉS ÉLECTIVES

Éliane Excoffier ne se reconnaît pas vraiment d'influence directe en photo. Par contre, elle juge fondamentale l'influence de l'esthétique dramatique de Peter Krausz, peintre et professeur, dont elle a été non seulement l'élève, mais aussi l'assistante, pour de nombreux projets d'exposition. À l'inverse du jeu des influences, l'artiste cherche plutôt à nouer avec d'autres photographes, vivants ou morts, des affinités électives, au sens esthétique développé par Proust. Elle donne pour exemple Julia Margaret Cameron, une Anglaise du XIXe siècle, dont le travail de mise en scène et la technique des négatifs sur verre, légèrement flous, continuent de l'intriguer. Mais surtout, le rapport étonnant entre certaines images de Francesca Woodman (Américaine, morte en 1981) et les siennes, dans le traitement des postures du corps. Pourtant, cela ne va pas plus loin. Pour l'artiste, l'expérience fondatrice, l'expérience créatrice, a été, est, et continue d'être attachée au mystère de la chambre noire. C'est là, dans cet univers clos, là dans cette atmosphère saturée d'odeurs acides, là sous la lampe rouge de ce laboratoire hors du temps, c'est là que s'est véritablement révélée sa sensibilité esthétique. À partir de là que son être artiste s'est senti tiré hors du néant. « Là, dit-elle, il n'y a plus que moi et la création… Comme s'il n'y avait plus le choix de ne pas créer ». La suite revient à la magie de faire apparaître des êtres, noir sur blanc, à l'alchimie de tirer leur image du néant, à l'art de la graver, cette image, à l'abri des morsures du temps, loin dans le corps des autres, bien au-delà du mystère de leur mémoire… Mais comment entrer dans cette chambre la conscience des autres? Comment franchir cette porte, derrière laquelle s'abrite la plus grande obscurité de l'univers?… Faire une œuvre de lumière, créer une suite de photographies. Cela lui suffit pour orienter son voyage jusqu'au bout de la nuit… Il n'y a pas de plus magnifique réponse à toutes ces questions qu'une trajectoire d'artiste qui éblouit votre vie à distinguer la sienne.

CAMERA OBSCURA 2003

Loin d'avoir livré l'essentiel, la démarche d'Excoffier, même en ses aspects formels les plus réussis, me semble au contraire s'ouvrir à d'autres avenues. Cela se perçoit déjà nettement dans son *Petit lexique de beauté*, où les figures corporelles passent un peu trop rapidement de l'effondrement à la jubilation, presque à l'extase. Tout se passe comme si perçaient, en surimpression, quoique de manière encore floue: un désir et une découverte. Un désir de rencontres, qui vient irrésistiblement se superposer aux gesticulations de la peur de vivre, même surmontées. Une découverte imprévue du sens de l'unité, considérée comme la superposition de toutes les multiplicités et ouvrant l'œuvre à une infinité de compositions par fragments. Cette découverte, ce désir, on les voit s'inscrire on ne peut plus clairement dans la démarche actuelle de l'artiste. Inspirée par l'histoire de la photographie, elle a réduit, expérimentalement, ses moyens à leur plus simple expression: la camera obscura originaire. C'est-à-dire une simple boîte noire avec un trou d'épingle, garnie d'un papier photosensible, exposée face au modèle immobile. Le changement est radical. Il suffit, pour s'en rendre compte, de comparer un dos dans *Rituels* (1997) et dans *Camera obscura* (2003). Dans cette dernière série, qui fait l'objet de son exposition à la galerie Sylviane Poirier, les taches noires de la mort ont disparu à la surface de la peau. La peau est devenue une soie de lumière douce, l'étoffe même du désir, qui invite le regardeur à un dialogue de caresses. La multiplicité des champs et des contre-champs y devient possible devant « l'immensité intime » (Bachelard) du moindre fragment du corps. Ainsi donc, un simple

Éliane Excoffier
Sans titre, 2003
Camera obscura
25 x 20 cm

trou d'épingle dans une boîte en carton, un instant de lumière arrêté devant un instant de regard, qui eût cru que si peu de moyens suffiraient à nous sensibiliser? Aux ténèbres de la conscience répondent la lumière de la parole, l'éblouissement de l'image. Même si la dualité du noir et du blanc continue de s'aggraver au cœur du travail d'Éliane Excoffier, un rien de désir, un soupçon d'unité viennent d'approfondir cette recherche en se superposant à elle a contrario.

C'est assez dire à quel point la suite menace d'être intéressante. Car d'elle, déjà, on peut tout attendre, tout admettre: la vidéo, pour combler sa soif de mouvement. Un chant des chants d'Éros pour déjouer Thanatos. Et, par-delà les promesses ou les tabous du noir et blanc, pourquoi pas un jour de lumière nue? Pourquoi pas une révolution du regard… en couleur! □

ÉLIANE EXCOFFIER
EXPOSITION INDIVIDUELLE
GALERIE SYLVIANE POIRIER
372, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST, LOCAL 234, MONTRÉAL
MARS 2004

GALERIE D'ART D'OUTREMONT
41, AVENUE SAINT-JUST, MONTRÉAL
AUTOMNE 2004